

A tous mes morts

Et puis bon en vrai ils ont raison ceux qui disent que rien n'est grave

J'évolue mieux dans les villes traversées par des cours d'eau. Les ponts et quais deviennent mes points de repère et les seuls endroits où je peux réellement respirer. Ce seul spectacle qui ne m'ennuie pas est pourtant une éternelle répétition de mouvements fluides dans lesquels mon regard, absorbé, se perd. Ces villes me paraissent simples parce que je n'ai pas peur d'y perdre mon chemin, rejoindre le bord suffit pour se retrouver. Si j'avais d'ailleurs à choisir, je préférerais oublier comment lire que comment nager. Étonnamment, l'eau en elle-même ne se suffit pas toujours, les lacs en l'occurrence me laissent un arrière goût amer de quelque chose d'insuffisant. Peut-être est-ce leur calme suspect ou leur douceur assommante. Mon réconfort proustien se cache dans les petits ports de pêche. Leur odeur âcre est un des rares phénomènes qui me paraît réel. Comme si toute autre information n'était qu'un placebo de la réalité, et que la vie pourrait se résumer à une odeur et quelques images. Il y a les poissons, leurs écailles créent des reflets aux couleurs de conte de fée alors on ignore pertinemment leur viscosité et leur mort prochaine ; il y a les mâts, pour moi une forêt majestueuse égalant celle de Brocéliande. Bien sûr il y a forcément, jamais bien loin, une plage de sable frappée par des vagues que je laisse m'avalier et qui ont l'insolence de, toujours, me recracher. Enfin un accès à l'eau, enfin faire partie du cours d'eau. Les ports sont mon espoir.

Aujourd'hui, pour la énième fois, je suis sortie du bus avant mon arrêt pour fixer la houle toulousaine jusqu'à avoir l'impression que les battements de mon coeur la suivent. De là où je suis, je vois le barrage. On y repêche souvent des corps. Des ivrognes tombés pendant la nuit, d'autres, mystérieux, viennent de plus loin, le courant les a déposés là, et des sauteurs. Je me suis déjà imaginée plonger pour ne plus refaire surface. Je ne me suis jamais imaginée une mort banale, elle a trop souvent été forcée chez les miens pour n'avoir l'air de n'être qu'un rite de passage banal et obligatoire. J'aurais d'ailleurs aimé faire partie de ceux qui ne connaissent la mort que par le biais de leurs vieux. Dans ces cas-là, Elle est préparée, prévue, devancée. On en trépigne parfois, quand le vivant n'en a plus l'air, la mort devient soulagement et la perte apaise. Le deuil prématuré permet cependant une reconstruction, une résurrection inattendue. Comme si l'on mourait avec nos morts et qu'une vie nouvelle s'offrait à nous. A propos des deuils, j'aime ceux illustrés sans larmes. Ceux pendant lesquels on ressent le vide et le changement, la peur de continuer et l'incompréhension des premiers moments. Elle a beau être de notoriété publique, la mort continuera à bousculer et à faire frémir sur son passage.

En tant que grande angoissée je me suis vue mourir chaque soir de ces dernières années ; jamais paisiblement. Avec le temps, je sais contrôler ma respiration et m'aide de tocs obscurs. Ma première crise d'angoisse nocturne remonte à mes huit ans. Je me vois réveiller ma mère en larmes de peur de ne plus jamais me lever. Il y a quelque chose que mes souvenirs ne me disent pas, pourquoi si jeune s'empêcher de dormir par peur de mourir

subitement ? Est-ce que je vis dans le déni ou dans un trauma intergénérationnel dont personne ne parle ? Tout ce que je sais vraiment c'est que je suis fatiguée depuis une douzaine d'années. Mais que je ré-apprends à respirer dans la ville rose. Partir loin m'a permis de réaliser que si je me suis longtemps sentie apatride c'est parce que j'avais le pouvoir de décider où est ce que je me sens chez moi. Et je peux être chez moi partout où il y a du courant. Le problème avec cette distance est que, même si j'ai de plus en plus

l'impression d'être entière, je m'éloigne aussi des réponses. Elles sont, pour beaucoup, avec

mes morts, j'espère seulement qu'elles ne sont pas enterrées à jamais avec eux.

Après seulement une vingtaine d'années mes souvenirs s'emmêlent d'odeurs et de couleurs floues alors combien de temps avant que mes vivants n'oublient nos morts? J'aurais aimé savoir d'où viennent mes yeux qui sont loin du marron profond de ma mère et à des millénaires du bleu glacé de mon père. L'eau est mon fil rouge à défaut du pèlerinage d'histoires qu'ont ces familles. J'ai cherché mille indices pour retracer la vie d'un ancêtre qui aurait eu peur de l'oubli, mais aucun jeu de piste, pas de rebondissements ou d'explications. Des secrets, des feuilles branlantes dans l'arbre, ma généalogie s'arrête à des noms. J'aurais aimé connaître ces anecdotes que seuls ceux qui restent détiennent. Le tabou devient maître mot, mais impossible d'ignorer le visage de mon grand-père qui s'affaisse, les yeux de mon père qui rougissent, les gorges de mes tantes qui se serrent. Ne pas être le disparu devient calvaire. Alors on ne parle pas, on appréhende le prochain en silence parce qu'il faudra vivre une mort à nouveau. Ignorer la douleur, souffrir en silence : accepter l'oubli. Le voilà le véritable drame.

Il est plus facile de se réfugier dans autre chose. Croire pour thérapie. Pour ma part, j'ai décidé d'arrêter de croire en Dieu à douze ans. Dubitative face à ce que l'on me racontait à la messe et chaque jeudi soir au catéchisme, j'ai fait un pacte. Si cette petite fille de quatre ans mourait de sa leucémie alors Dieu n'existait pas. Alors Dieu n'existe pas. J'ai essayé la mythologie grecque, le tarot et les Yogi Tea. Fâcheusement je ne ressens cette paix, force supérieure qui ouvre mon cœur et arrête le temps, que dans les églises dont les vitraux et les dorures contrastent avec le tragique de ma situation. Certaines choses ne se contrôlent pas. Il y a cependant encore du ressentiment de mon côté car Il n'est pas le premier vers lequel je me tourne quand je flanche. Je m'adresse à ma bonne étoile, il ne m'étonnerait d'ailleurs pas qu'elle soit de mer. Cette force à laquelle on parle en levant les yeux au ciel, elle est là pour oublier l'ombre de ceux qui ne le sont plus. Il est plus facile de croire en une force magnifique que d'admettre la noirceur d'une certaine réalité.

A la fin tout n'est plus qu'une question de regrets. Le pire ce n'est pas la mort, c'est la vie que l'on n'a pas eue. C'est ces moments et ces relations que l'on a ratés, c'est réaliser trop tard qu'on n'a été qu'une virgule, pendant qu'on aurait aimé être le chapitre final. On s'accroche à des plus tard et au moment de tout lâcher, on se rend compte que ça fait bien longtemps qu'on a touché le fond. Alors on attend patiemment le matin d'un jeudi qu'on saura être le dernier. Alors vivre c'est accepter. On va perdre fatidiquement et nécessairement. Mais on sera de ceux qui perdent souriants et fiers de leur course. C'est maintenant que je dois oublier que je suis un fléau parce que je n'ai jamais su distinguer Thalès de Pythagore et un frein parce que je ne sais pas devenir l'adulte intégrée et indépendante qu'on me veut être. Je raconterai la vie et je mourrai près de l'eau. Rien n'est grave, ils ont raison ceux qui le disent. Je sais nager, et il y a un cours d'eau dans la ville dans laquelle j'évolue.

Emilie LOISELET